

et l'on arrive au débarcadère de Séfoula. Après trois heures de marche environ, on atteint la colline sur laquelle est bâtie la station. Tout autour, le terrain ne présente qu'un sable épais dans lequel on enfonce et qui fourmille de petites puces; celles-ci pondant leurs œufs sous les ongles des orteils, y causent des abcès douloureux. Au bas de la colline coule un tout petit ruisseau que M. Goy canalise pour arroser ses champs.

Depuis le 26 septembre j'ai été très malade par suite d'une insolation et je ne puis encore rien faire, mes pieds étant enflés et mon corps très faible. Ma convalescence est très lente, car les stimulants dont mon cas aurait besoin me font défaut. Dieu a été très bon envers moi, car j'ai été très bas et il m'a relevé. Je crois que le climat de Seshéké est meilleur que celui de Séfoula.

La saison des pluies approche et nous avons déjà des orages magnifiques. Les roulements du tonnerre sont presque continus et le bruit en est beaucoup plus fort que chez nous.

H. DARDIER.

Lettre de Seshéké (Zambèze moyen), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 28 décembre 1887.

La dernière lettre que je vous ai adressée était de Kazoungoula, au mois d'août. Dès lors, MM. Coillard, Dardier et Goy se sont rendus à la Vallée par le fleuve et ont fait un bon voyage. Toutefois, en arrivant à Nalolo, ces deux jeunes messieurs furent atteints de la fièvre. On dut mander le scotch cart pour les conduire de la rivière à Séfoula. M. Dardier qui avait eu une insolation n'a pas cessé d'être malade depuis cette époque. M. Goy a quelques violentes attaques qui finissent au bout de peu de temps; il a déjà commencé à canaliser un terrain convenable. M. Waddell ne va pas très bien non plus, sans abandonner ses nombreux travaux; quant à nos parents, ils sont bien en général ou relativement, ainsi que la famille d'Arone, peut-être à l'exception de Ma Ruthe, sa femme.

Ici, à Seshéké, nous avons tous joui d'une excellente santé jusqu'au mois de novembre. Alors M. Jalla a pris la fièvre qui l'a fortement éprouvé; il commence seulement à reprendre un peu le dessus depuis deux jours. Lui et M. Dardier ont ce qu'on appelle en anglais *the low fever*, la forme la moins violente de la maladie, mais la plus tenace.

Moi-même, j'ai eu une forte attaque, mais qui n'a duré que trois jours, et un peu due à mon imprudence. Madame Jalla n'a jamais eu la fièvre et se porte très bien. Ma femme aussi se sent mieux que précédemment; sans avoir été vraiment malade elle était un peu languissante. Notre chère enfant est très bien et se développe rapidement. Elle s'essaye à marcher, babille beaucoup et fait la joie de ses parents. Nous jouissons beaucoup de la présence de M. et M^{me} Jalla à Seshéké; cela aussi nous rend des forces.

Vendredi soir, 23 décembre, sont arrivés MM. Dardier et Middleton avec nos

wagons. Leur voyage a été rapide, 17 jours seulement. M. Dardier avait passé ici bien portant et il nous revient invalide, quoique le voyage lui ait fait beaucoup de bien. Il demandera, je crois, à notre Conférence de l'autoriser à se fixer ici, et en attendant nous le recevrons chez nous. Il trouve que Seshéké est beaucoup plus salubre que Séfoula et ne croit pas qu'il pût supporter le climat de la Vallée. Le brave M. Middleton se rapatrie; il a toujours le même cœur chaud pour les natifs; j'ai beaucoup joui de ces quelques jours passés avec lui, et je sentirai vivement son départ.

De notre œuvre je ne puis dire grand'chose. Il ne s'est pas écoulé un long temps depuis mon retour de Kazoungoula jusqu'au moment où tous les gens ont quitté le village pour se rendre à la campagne. Morantsiane aussi a fait deux longues absences pour la chasse aux éléphants et plus tard pour se rendre au Mosi-oa-tounya. Notre activité a dû se porter du côté de l'évangélisation, et autant que possible nous visitons les villages pour y faire des cultes le dimanche. Même alors, nous n'atteignons pas en général de grands auditoires, car, comme je vous l'ai dit, ce peuple vit un peu comme les bêtes des champs, non par monts et par vaux, mais par bois et roseaux.

L'esclavage est un terrible fléau, même ici où il n'apparaît pas sous sa face la plus hideuse. Avec une organisation sociale comme la sienne, ce peuple ne vit pas. Il n'y a pas d'initiative possible, ni d'émulation, ni de sécurité, ni de progrès sans garantie de la propriété individuelle.

Or, ne possédant rien, ne se possédant pas même, à quoi bon améliorer sa position, pour encourir la haine et s'exposer à la spoliation des autres? Il en est de même pour l'accueil fait à notre message, personne n'ose ou n'oserait se montrer trop empressé à l'accueillir.

Avec un peuple libre (les Ba-Rotsé ne le sont pas, ni même le roi), nous gagnerions vite du terrain; dans les conditions actuelles, ce ne sera qu'avec de grandes difficultés que nous pourrons avancer.

Les missionnaires qui ont fondé la mission du Le-Souto ont trouvé des hommes corrompus, mais libres. Quant à nous, l'esclavage, et pour les Ba-Rotsé eux-mêmes, la dépendance et la crainte qu'ils ont les uns des autres, nous mettent en présence d'un obstacle dont Dieu seul peut nous faire triompher.

D. JEANMAIRET.

Lettre de Schöneberg, près Berlin, de M. le Dr Hans Schinz.

Schöneberg, près Berlin, 19 mars 1888.

Vous m'avez demandé, il y a quelques semaines, si j'avais de nouveaux projets africains et vous m'avez prié de vous les faire connaître. A l'heure qu'il est, il m'est impossible de songer à repartir; je suis occupé à déterminer mes plantes et à écrire mon livre; il en résulte qu'il ne me reste pas trop de temps pour penser